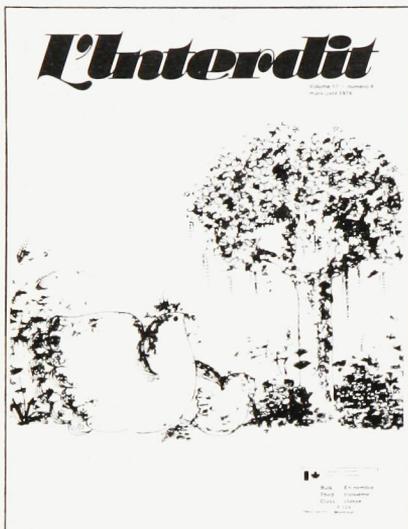


L'Interdit

Volume 17 — numéro 4
mars-avril 1976



	Canada Post Postage paid	Postes Canada Port payé
Bulk	En nombre	
Third	troisième	
Class	classe	
	F 124	
Retour garanti	Montréal	



**Journal des Diplômés
de l'Université de Montréal,
paraît six fois l'an.**

**Les bureaux de l'Interdit sont
situés au 2910, boul. Edouard-
Montpetit, suite 3, Montréal
H3T 1J7, Téléphone: 343-6230.**

Les reproductions sont
autorisées moyennant mention
de l'Interdit et des auteurs.
Dépôt légal no D6800280,
Bibliothèque Nationale du Québec.
Tirage 38 000 copies

**Mars-avril 1976
Volume 17 no 4**

Comité de l'Interdit:
président
Gérard Ducharme

Le directeur
de l'association
Marcelle Croteau

Conception graphique
Maryse Charette

**Abonnement
annuel: \$6
à l'étranger: \$8**

Publicité:
**Publi-Université Inc.
C.P. 1457
Place Bonaventure
Montréal, Qué.
Téléphone: (514) 672-1735**

sommaire

<i>Septembre en Israël</i>	3
<i>Les jardins communautaires de Podor : un lien entre le Québec et le Sénégal</i>	5
<i>Tournoi de golf</i>	6
<i>Gitans, Tsiganes et Romanichels</i>	8
<i>Centre de recherche sur la croissance humaine</i>	10
<i>Le carnet</i>	11
<i>La condition humaine de notre expérience collective</i> 3e partie	14
<i>Diplômés-auteurs</i>	19
<i>Avis d'élection</i>	20

* *La restructuration scolaire, c'est quoi?*
(Gérard Lépine)
La suite sera publiée dans le prochain numéro.

Septembre en Israël

Jacques LaSalle

Tel-Aviv, le 2 septembre. Baignée dans l'humidité de cette soirée de fin d'été, la grande ville nous accueille avec ses néons et ses longues rues vivantes. Nous sommes manifestement en pays méditerranéen, la foule est joyeuse et animée, les cafés-terrasses occupés par des soldats en permission, des touristes, de jolies filles au teint basané.

Les dix heures de vol ne semblent pas avoir ralenti l'entrain des membres du groupe, car certains, après avoir pris possession de leur chambre d'hôtel et déballé leurs affaires en vitesse,

raélien. Quelques bonnes bières fraîches auront vite ranimé l'humeur des plus éreintés.

Premier réveil en Israël. Le soleil est éclatant, brillant de mille feux accueillants. Michel, notre guide qui nous accompagnera tout au long du voyage, nous attend dans le hall de l'hôtel. Son sourire chaleureux et sa bonne humeur ont rapidement séduit tout le monde. Quelques bonnes blagues et la glace est brisée. Tout le monde semble l'avoir adopté instantanément. Il en va de même pour Yigal, notre chauffeur. Une bonne bouille illuminée d'un sourire permanent.

Michel nous emmène d'abord à l'Institut Zeizmann de Rehovot, célèbre à travers le monde pour les recherches scientifiques que l'on y poursuit.

Une véritable oasis de paix. Après un bref arrêt au musée, nous prenons la direction de Richon-Le-Tsion, la capitale du vin. Visite des caves et charmante dégustation devant laquelle personne ne se défile. Dès le retour dans l'autobus, on s'aperçoit que Bacchus compte de nouveaux disciples: tout y passe, des chansons grivoises, aux cantiques du mois de Marie...!

Après une brève visite de Tel-Aviv et surtout la traversée à pied du Shouk HaCarmel (célèbre marché populaire de Tel-Aviv), c'est la pause pour le repas. Dans l'après-midi, visite de la vieille ville de Jaffa avec ses merveilleuses boutiques, ses petites ruelles tortueuses, sa chaleur légendaire. Michel ne veut pas nous épuiser, il nous amène ensuite à la mer, où nous en profitons pour nous ébattre jusqu'à la fin de l'après-midi.

Ça y est. Tout est en marche. En cette troisième journée en Israël, nous nous arrêtons d'abord à Kyriat-Gat, la ville de développement par excellence, où le sympathique porte-parole de la mu-

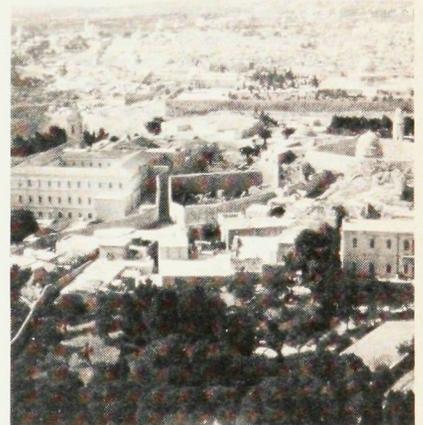
nicipalité, Avi Shragai, nous brosse un tableau de l'expansion incroyable qu'ont connu Kyriat-Gat et toute la région de Lachshisch au cours des vingt dernières années.

Le lendemain, le voyage tant attendu vers Massada. A mesure que nous descendons vers la Mer Morte, la chaleur se fait plus étouffante. Heureusement que l'autobus est muni d'un système d'air climatisé. Le rocher est



s'empressent de descendre sur la plage et de se précipiter dans la Méditerranée accueillante.

D'autres préfèrent déambuler sur Dizengoff, rendez-vous favori des touristes et de la jeunesse locale. La fatigue a rapidement cédé le pas à l'excitation des premières heures en sol is-



imposant. Chacun a hâte d'y mettre le pied. Là-haut, tout prend une nouvelle dimension, le paysage est irréel. Peut-on rêver d'un endroit plus propice pour ce rendez-vous avec l'histoire? Michel nous fait visiter chaque coin. On a l'impression, après 1900 ans, de revivre les dernières heures de cette héroïque communauté.

Au retour, c'est la traditionnelle baignade dans la Mer Morte où chacun a l'impression de flotter sur un nuage. Et puis, finalement, l'arrivée à Jérusalem en cette veille de Rosh Hachana (Nouvel An juif). Au Mur des lamentations, c'est le déchaînement, l'explosion de joie. Des milliers de Juifs, de

toutes conditions, sont là, en train de célébrer l'arrivée de la nouvelle année. Après deux jours à Jérusalem, où chacun a été libre d'organiser son itinéraire, l'excursion reprend. Nous montons vers le nord du pays. Après avoir traversé une partie de la Cisjordanie, nous nous dirigeons vers Césarée, où nous nous arrêtons pour visiter les merveilleuses ruines romaines ainsi que l'amphithéâtre. Nous continuons vers Haïfa que nous traversons sans oublier d'admirer le temple de Bahai et la magnifique baie qui s'étend en contrebas.

Un bref arrêt à St-Jean d'Acre, le temps de visiter les anciennes forteresses des croisés et les petits marchés arabes. Nous passerons la nuit au kibboutz Gesher Aziv situé à quelques milles au sud de la frontière libanaise. Le souvenir le plus mémorable qu'aura laissé le kibboutz à certains membres du groupe demeurera, sans nul doute, le désormais célèbre petit bar qui connut ce soir-là une activité inhabituelle.

Pour certains, le lendemain, la traversée du Golan s'avéra cahoteuse. Heureusement que l'air frais des montagnes réussit à faire passer les dernières vapeurs d'alcool qui obscurcissaient encore quelques esprits...

Un bain dans l'eau glacée de la piscine du kibboutz Hagoshrim, alimentée par les sources du Jourdain, eut vite fait de ramener sur le plancher des vaches tous ceux qui n'avaient pas encore cessé de planer dans les hautes sphères du Slivovitch...

D'Hagoshrim, nous descendons vers Safed, la ville des artistes, avant d'arriver au Lac de Tibériade, majestueux et calme. Une rapide incursion à l'extrémité méridionale du lac nous conduit vers Degania, le premier kibboutz fondé par un groupe de pionniers en 1909.

Nous remontons ensuite vers Nazareth, la plus importante ville arabe du pays. On y retrouve les souks et les



marchés déjà rencontrés à Jérusalem, où s'entremêlent les bruits de la foule et les odeurs d'épices moyen-orientales.

Lorsque nous quittons Yifat, nous longeons la frontière jordanienne jusqu'à Jéricho avant de nous aventurer jusqu'au pont Allenby, seule frontière ouverte à la circulation des individus et

au commerce entre Israël et un pays arabe. De part et d'autre, on s'observe en silence, mais les relations semblent tout de même cordiales. Nous remontons ensuite vers Jérusalem, où la ville nouvelle nous attend avec ses mille et un centres d'intérêt (musée national israélien, documents de la mer Morte, Knesseth, Université, Yad Vachem, etc.). Tirtza, une amie israélienne, a organisé à notre intention une rencontre avec quelques intellectuels francophones israéliens dans le but de permettre aux membres du groupe de discuter de tous les problèmes auxquels Israël doit faire face.

Après cette halte à Jérusalem, c'est Nathania, station balnéaire au bord de la Méditerranée, qui nous attend pour une période de trois jours. Nous y passerons nos dernières 72 heures en Israël dans la joie et la gaieté. Personne ne songe évidemment à se poser. Il faut profiter au maximum de ces dernières journées de soleil avant le long hiver canadien qui nous attend au pays.

Ces trois semaines ont filé comme le vent, elles ont coulé entre nos doigts comme le sable de la mer, mais elles n'ont sûrement laissé aucun d'entre nous indifférent. Ce premier contact avec Israël nous aura permis de nous rendre compte qu'il existe plusieurs points communs entre le Québec et Israël et que, malgré les distances qui séparent nos deux pays, les contacts sont toujours facilités et favorisés lorsque la bonne volonté existe de part et d'autre. Et elle n'aura sûrement pas fait défaut durant ces trois semaines.

israël

Voyage organisé conjointement par l'Association des Diplômés de l'Université de Montréal et l'Association Québec-Israël

Départ: le 24 mai — Retour: le 9 juin

Prix: \$939*

Comprenant:

- Avion aller-retour Montréal - Tel Aviv
- Transferts aéroport-hôtel (aller-retour)
- Hôtels de première classe (4 étoiles) avec deux repas par jour (16 jours et 15 nuits)
- Excursions (guide et autobus)
- Frais de service et taxes dans les hôtels

L'itinéraire vous conduira à:

- Jérusalem, Tel-Aviv, Haïfa
- La Galilée, le Golan, la Cisjordanie
- Les bords de la Méditerranée, la Mer Rouge, la Mer Morte et le Lac de Tibériade
- Jaffa, St-Jean d'Acre, Bethléem, Nazareth, etc...

Avant le départ, les participants pourront assister à une soirée d'information.

- Réservez tôt: nombre limité de places disponibles
- Dépôt de \$100 requis: solde à verser 30 jours avant le départ.

* Le tarif aérien est sujet à modification ultérieure sans préavis.

Renseignements: 525-3117

Les jardins communautaires de Podor:

un lien entre le Québec et le Sénégal

Paul-André Boisclair

Monsieur Paul-André Boisclair, bachelier en Pédagogie de l'École normale Jacques-Cartier en 1962; licencié en Lettres, Histoire et Géographie en 1965 et qui a suivi des cours de maîtrise en histoire en 1971, nous trace ici le cheminement du Projet Podor qui était sous sa responsabilité. Monsieur Boisclair était en effet Directeur du SUCO/Sénégal au cours des deux dernières années. Il est actuellement membre du Conseil d'administration du Service Universitaire Canadien Outre-Mer.

Podor, à 500km au nord-est de Dakar, jadis lieu de transit fluvial très actif sur le fleuve Sénégal et centre administratif départemental très important. Aujourd'hui les installations portuaires sont pour la plupart désaffectées et les cadres administratifs sénégalais nommés à la préfecture locale voient leur nomination comme une mise au rencart, un exil.

En 1972, au plus fort de la sécheresse sahélienne, le département fut déclaré zone sinistrée à 100%: les troupeaux de bovins des Peuhls nomades étaient souvent détruits à 75%, les troupeaux d'ovins et de caprins à 50%. Pour les cultivateurs toucouleurs, l'utilisation des greniers à mil était chose du passé. L'ensemble de la population nomade et sédentaire vivait au jour le jour, les vieux s'accrochant désespérément à leur coin de sable, les jeunes migrant massivement vers Saint-Louis, la capitale régionale du Fleuve, ou Dakar, la capitale nationale, en quête d'un illusoire travail.

C'est dans ce contexte que s'amorça en 1974, l'opération «jardins communautaires» du SUCO. Dès 1971, des organismes privés religieux de coopération (Cathwell, Caritas) avaient distribué gratuitement aux populations d'agriculteurs des semences de légumes afin de combler, par des cultures irriguées, la tragique baisse de la production céréalière traditionnelle. Les populations villageoises se tournèrent avec enthousiasme vers cette alternative alimentaire. Dès les pre-

miers résultats, plusieurs villages impliqués sollicitèrent que cette production soit organisée et systématisée.

Les résultats observés dans la zone des terres les plus fertiles longeant le fleuve (Oualo), malgré l'absence de connaissances techniques des paysans et le manque d'outillage approprié, étaient prometteurs: pendant la saison 1972-73, plus d'une centaine de jardins s'étaient développés dans le département impliquant près de 9,000 personnes spontanément regroupées en associations de village.

L'intérêt de la production maraîchère, surtout durant cette période de sécheresse apparaissait évident: production de saison sèche (décembre-mai), les travaux exigés par le maraîchage ne pourraient pas nuire aux cultures traditionnelles de saison de pluies; ces nouvelles cultures permettaient même de combler, dans une certaine mesure, le déficit alimentaire actuel et de diversifier les sources nutritives traditionnellement limitées (encore plus en période de disette); la production maraîchère pourrait éventuellement apporter des revenus intéressants aux populations. Mais dans la perspective du SUCO, la composante importante de ce projet sur le plan socio-économique était la possibilité de participer à la mise en place d'une structure communautaire de production qui permettrait à une population donnée d'acquiescer une certaine autonomie à l'égard des structures économiques traditionnelles.

Cependant les conditions de l'expérience 1971-1972-1973 ne permettaient pas l'autonomie des diverses communautés villageoises et les rendaient même dépendantes des dons annuels de semences. C'est pourquoi le SUCO répondit à la demande des populations et des autorités locales de mettre sur pied un projet. Dans le cadre de ce projet, il fut prévu la présence d'un technicien en horticulture et un budget de 45,000 dollars pour deux ans, pour l'achat des semences, engrais, matériel horticole et d'irrigation nécessaires. Dans son élaboration,

on rechercha d'abord la viabilité et l'autonomie de l'opération: organiser la production maraîchère, dans un département, qui puisse être suffisamment forte pour se poursuivre d'elle-même d'année en année. Concrètement, il s'agissait de promouvoir une activité d'auto-développement capable d'absorber, sur une base de deux ans, les apports techniques et financiers extérieurs. Ainsi furent définis les deux objectifs principaux du projet.

C'est ainsi que Max Grethen, technicien en horticulture avec une expérience de quatre ans au Niger, au Mali et au Congo, s'installa à N'Dioum, en août 1974, au coeur du Département. Les tâches de Max étaient bien définies: distribution du matériel horticole nécessaire (petits outils, semences, engrais), mise en place de l'infrastructure hydraulique de base (puits, pompes), planification de la production, et avec l'appui des six moniteurs d'agriculture du département, coordination de l'initiation des paysans.

Pour des raisons pratiques, il avait été décidé de lancer le projet avec une quarantaine de villages. Plusieurs communautés villageoises se défilèrent devant les implications financières. Cette participation était cependant la clé de voûte de réussite du projet: elle était un indicatif de l'intérêt réel de chaque village et la seule possibilité d'en arriver à l'autonomie.

Il avait été convenu que les paysans verseraient dans une caisse communautaire villageoise le tiers du coût des semences, engrais et petits outils la première année, les deux-tiers la deuxième année de même que le coût de la main-d'oeuvre des puisatiers. On prévoyait accumuler de la sorte un fonds de roulement suffisant pour l'entretien des outils et l'achat annuel des semences et engrais. Malgré les hésitations, Max réussit néanmoins à coopter quarante villages.

Mais l'encadrement de ces villages devait présenter des difficultés. Non

motorisés, les moniteurs négligèrent certains villages, parfois distants de 20 ou 30km de leur lieu d'affectation. Par ailleurs, à cause de complications administratives incontrôlables, les vélomoteurs commandés pour les moniteurs n'arrivèrent qu'à la toute fin de la campagne maraîchère 1974-75. Quant à Max, partagé entre Podor et Dakar (500km) et les 200km du département, il pouvait difficilement consacrer plus d'une demi-journée par village dans un mois. Plusieurs furent ainsi pénalisés.

Mais l'« imprévisible » qui bouleversa le plus le déroulement de l'opération fut le retour à une pluviosité presque normale à l'été 1974... La reprise des pluies relança donc les activités culturelles traditionnelles. Avec fébrilité et anxiété, on leur consacra, semble-t-il, toute l'énergie accumulée depuis sept ans de relative inactivité. Au moins le tiers des villages impliqués dans le projet abandonnèrent presque

totale leurs jardins qui furent pour une large part compromis.

Si la première année se solda par des résultats mitigés elle n'en fut pas moins riche en enseignements et le retour des pluies (non démenti lors de la saison 1975) a permis de replacer le projet dans un contexte plus réaliste: il fallait dorénavant beaucoup plus envisager la production maraîchère comme une production d'appoint modeste. Or le projet avait d'abord prévu donner au maraîchage le rôle d'une culture de remplacement en période de disette.

En 1975-76, vingt-cinq villages poursuivent l'expérience. Adéquatement encadrés, ayant établi un équilibre entre les travaux traditionnels et les travaux maraîchers de saison sèche, avec un fonds de roulement assuré pour la prochaine année, concurrentiels sur les marchés régionaux, les vingt-cinq villages auront acquis après deux ans leur autonomie technique et

financière, en ce qui concerne une production maraîchère de type artisanal.

Ils auront surtout acquis une certaine indépendance économique vis-à-vis les productions céréalières traditionnelles. Surtout que cette indépendance aura été acquise par une action communautaire. Or, dans le contexte socio-politique traditionnellement féodal chez les Toucouleurs cette démarche collective justifie à elle seule tous les efforts mis dans ce projet puisqu'elle marque une innovation d'importance et à n'en pas douter un progrès vers une libéralisation.

Mais l'autonomie alimentaire du département n'est pas pour autant assurée, loin de là. Et la solution de base restera toujours l'établissement de politiques gouvernementales adéquates sur le plan national à l'égard des productions alimentaires nécessaires à l'auto-subsistance du Sénégal.

PAR LA SOLIDARITÉ DES PEUPLES LE MONDE S'ORGANISE

SUCO



Le SUCO est une corporation sans but lucratif qui existe depuis 1961 et qui a deux champs d'action:

- l'envoi de coopérants et le soutien de projets dans les pays du Tiers-monde,
- la sensibilisation du public québécois et acadien aux réalités du Tiers-monde.

Pour apporter son appui au TIERS-MONDE, le SUCO a besoin de votre contribution.

DÉCOUPER ET POSTER À:
CAMPAGNE DE FINANCEMENT DU SUCO, 4824 CÔTE-DES-NEIGES, MONTRÉAL, QUÉ. H3V 1G4 (514)735-4561

Vous trouverez ci-joint ma contribution de dollars pour soutenir les efforts d'auto-développement du Tiers-monde.

Nom:

Adresse:

Prière de faire le chèque ou mandat-postal à l'ordre du SUCO.
Des reçus pour fins d'impôt seront émis sur réception de votre contribution.

Tournoi de golf

Sous la présidence de Me Claude Séguin, le Tournoi de Golf de l'Association des Diplômés de l'Université de Montréal, aura lieu le lundi 31 mai prochain, au Club de Laval-sur-le-Lac; vu le nombre limité de participants, vous êtes priés de réserver le plus tôt possible en vous adressant au Secrétariat de l'Association, 343-6230. Les départs auront lieu à compter de 9 heures. Les Diplômés qui désirent donner un prix pour le tournoi, peuvent le faire parvenir au Secrétariat.



Daniel Rodier, Boursier. Se destine à la biologie marine. Réussira-t-il?

Oh! Non.

Daniel est un étudiant brillant. Son désir de connaître est sans limite. Cependant, Daniel est loin d'être un ermite. Il aime bien prendre du bon temps.

Et c'est là le problème. Non pas que Daniel ait l'intention de boire à l'excès. Mais quand il se met à boire, il perd de vue ses limites et il est déjà trop tard.

Il serait sage que Daniel consulte un médecin, mais il prétend ne traverser qu'une mauvaise passe. Son travail n'en a pas encore souffert. Mais si Daniel ne se reprend pas, son travail ne tardera pas à en subir les conséquences.

Oh! non, Daniel ne réussira pas.

Mais oui!

Daniel est un étudiant brillant et son désir de connaître est sans limite. Cependant, Daniel est loin d'être un ermite. Il aime bien prendre du bon temps.

Une des choses que Daniel a apprises à l'université, c'est de bien profiter de ce bon temps. S'il boit de la bière, du vin ou des boissons fortes, il ne dépasse pas la mesure.

Dans un an ou deux, Daniel fera carrière dans le domaine qui le fascine depuis toujours. Il ne risquerait pour rien au monde de rater cette occasion.

Oui, Daniel réussira.

Seagram 
Distillateurs depuis 1857



Gitans, Tsiganes et Romanichels...

Jacques Breton

**J'étais blanc quand je suis né et je
vais dire**

Ce qui m'a fait devenir brun

J'adore un soleil

Et je me brûle de ses rayons.

(Cantique des Cantiques)

Le commun des mortels aurait bien du mal à faire la différence entre tous ces êtres plus ou moins connus, venus d'on ne sait trop où et que l'on retrouve un peu partout en Europe, au Moyen et en Extrême-Orient ainsi qu'en Afrique du Nord. Même les ethnologues, les anthropologues, les linguistes et les démographes ne font qu'avancer de prudentes hypothèses ou conjonctures qui laissent sans réponse les questions les plus variées.

Il ne saurait donc être question pour le profane que je suis, de vouloir tirer au clair le mystère de ce peuple si mal connu. Je veux seulement faire part de quelques renseignements obtenus ici et là, auprès de gens qui semblaient s'y connaître beaucoup mieux que moi dans le domaine.

Ceci dit, essayons avant tout de faire la différence entre Gitans et Tsiganes, Romes ou Manouches, Gypsies et Bohémiens. En fait, il semble que ces différentes appellations servent toutes à identifier les individus d'une seule et même race à l'origine mais maintenant, disséminée de par le monde. Afin de faciliter le cheminement de pensée qui explique ces différents noms, il serait peut-être sage de remonter aux origines de la race qui les engendra tous.

Dès la première tentative effectuée en vue de retracer l'origine de ce peuple aux mille facettes, on se heurte aux légendes et aux traditions orales transmises à travers les siècles, enjolivées et déformées d'une bouche à l'autre. Ainsi selon une légende entre mille autres, les tsiganes seraient les descendants d'Adam et d'une première femme qui aurait précédé Ève: échappant ainsi à la faute originelle, ils ne sont pas astreints au travail ni aux châtiments! Selon d'autres récits, le

forgeron qui fut chargé de faire les clous devant servir à la crucifixion de Jésus-Christ était Tsigane, et tous ses descendants subissent encore aujourd'hui le courroux divin. Ailleurs, il est question de deux peuples créés à l'origine du monde, vivant en paix jusqu'au jour où une guerre vient mettre fin à cette vie paisible et voit les deux groupes se battre au bord d'une mer qui s'ouvre pour permettre aux uns de s'échapper et d'engloutir les autres, ne laissant que quelques survivants dont les Tsiganes seraient les descendants.

De façon plus vraisemblable, il semblerait maintenant que la patrie des Tsiganes soit située au nord-ouest de l'Inde. Là, il est question dans les récits, d'un peuple qui, il y a de cela très longtemps, entreprit une longue marche vers l'ouest qui les mena vers la Chaldée (la Mésopotamie sur les bords du golfe Persique), puis ensuite en Égypte. Il s'agirait donc d'un périple effectué d'est à l'ouest, soit de l'Inde à l'Égypte. A l'encontre de cette théorie, il s'en trouve qui prétendent que le trajet se fit en sens inverse, alors que les descendants de Cham, le fils de Noé, réduits à l'esclavage pour s'être moqués du patriarche ivre,

réussirent à se libérer et à conquérir la Chaldée. Lorsque le pays devint trop petit pour ce peuple bouillant, la moitié des habitants partit vers l'Inde (donc vers l'est) alors que l'autre moitié demeurait sur place et s'alliait aux Assyriens pour fonder Babylone. Lorsque Cyrus, roi des Perses, les obligea à quitter ces lieux, une partie d'entre eux alla se fixer en Grèce tandis que les autres gagnaient l'Inde et y retrouvaient les leurs installés "depuis des milliers d'années".

Donc, qui croire? Le peuple tsigane alla-t-il de l'est à l'ouest ou en sens inverse? De toute façon, une chose est certaine: on retrouve leurs traces



et en Inde et en Égypte, ainsi que tout au long de leur cheminement, peu importe dans quel sens il se soit effectué. Des fouilles effectuées récemment dans le delta du Tigre et de l'Euphrate (Mésopotamie) ont permis de découvrir des statuettes dont on retrouvera en Égypte d'étranges équivalents datant de l'époque à laquelle les Hyksos (peuples venus d'Asie) s'installèrent dans la vallée du Nil. Il s'agirait-là, d'un même peuple, venu d'Inde, via la Mésopotamie, jusqu'en Égypte, d'où il fut bientôt chassé et qui, semble-t-il, se serait établi le long des côtes espagnoles pour ensuite se disséminer sur tout le continent européen. Cette hypothèse semble renforcée du fait que les Tsiganes se nommaient eux-mêmes Égyptiens. D'ailleurs, si l'on remarque bien comment ils sont appelés un peu partout, on retrouve un point commun: l'Égypte, puisque en Espagne on les nomme Gitanos, en Angleterre: Gypsies, en Hongrie: Egíptener, en Grèce: Ejíftos. Une vieille chanson gitane raconte: "Je viens d'Égypte et, cheminant par tout le monde, je me nourris; je suis né en Égypte et le monde entier est ma patrie parce que je suis de là-bas."

Pour ce qui est des chemins empruntés pour aller (ou venir?) de l'Inde à l'Égypte, les hypothèses abondent mais on peut croire que la dispersion se serait faite selon deux voies différentes et en plusieurs vagues successives. D'une part, on peut considérer que les Tsiganes se sont dirigés vers l'Europe centrale et en Égypte et en Espagne d'autre part. Par contre, il n'est pas interdit de croire qu'il y eut plutôt trois voies de dispersion; par la Perse, la Syrie, l'Arabie et l'Égypte; par l'Asie Mineure et les rives de la Mer Noire; par le Bosphore, la Thrace et la Macédoine. On peut renforcer cette théorie de deux parcours différents en faisant remarquer que si la langue des Gitans comprend des termes arabes, on n'y retrouve aucune trace d'allemand comme c'est le cas dans les autres langues tsiganes du Centre-Europe. Il y a donc bel et bien eu au moins deux voies différentes de dispersion.

Les Tsiganes venaient-ils tous de l'Inde? On peut croire que oui et l'on sait maintenant que des Tsiganes vivaient en basse Mésopotamie au IXe siècle où ils pillaient les caravanes venant de l'Inde et de Chine. On signale ensuite des Tsiganes à Byzance en 855. Il faut se rendre compte qu'à cette époque, il s'est effectué de nombreuses migrations sur la surface du globe et l'on peut ainsi supposer que c'est à plusieurs reprises que les Tsiganes se sont déplacés de l'est à l'ouest.

On sait maintenant de façon certaine

qu'à l'origine, leur langue dérivait du sanskrit indien et encore aujourd'hui on retrouve dans l'actuel Afghanistan des peuplades qui comprennent la langue des Tsiganes. D'ailleurs les ressemblances physiques entre certains peuples de l'Inde et les Tsiganes sont frappantes. On parvient presque (!) à suivre le trajet des Tsiganes lors de leur grande migration ainsi qu'à évaluer la période de temps passée à chaque endroit en étudiant le vocabulaire original qui s'appauvrit au fur et à mesure où l'on s'éloigne de l'Inde alors que le nombre de mots empruntés à d'autres langues est de plus en plus élevé.

Après l'Iran et la Mésopotamie, Byzance et la Crète, au XIVe siècle, les Tsiganes sont rendus en Serbie, puis au Péloponèse. Au XVe siècle, les principaux centres de dispersion du peuple sont la Moldavie et la Hongrie d'où ils iront vers le nord et le nord-ouest. En 1418 ils sont à Zurich et l'année suivante on les retrouve en France. Encore à cette époque, les Tsiganes jouissent d'une excellente réputation et toujours précédés de leurs barons ou de leurs ducs, ils sont bien reçus partout où ils passent. Ce n'est que vers le milieu du XVIIIe siècle que l'opinion publique changera à leur égard et verra en eux un peuple errant, plus ou moins honnête et inquiétant. Encore aujourd'hui, les Tsiganes, fort mal connus, tout en fascinant, laissent une impression d'in-

quiétude dont les Occidentaux savent mal s'accomoder.

En fait, il s'agit d'un peuple nomade, qui à l'occasion devra peut-être voler une poule pour se nourrir s'il n'y a rien d'autre, mais qui gagne sa vie en exécutant différents travaux quotidiens. Le Tsigane chante et danse pour dire sa peine et sa joie et il continue son chemin.

En guise de résumé, notons seulement qu'il existe une importante différence entre Tsiganes et Gitans, ces derniers ayant certainement vécu longtemps en Égypte avant de remonter la côte espagnole vers le nord de l'Europe. D'ailleurs, en Espagne, l'influence des Gitans demeure considérable dans la musique et la danse où le flamenco laisse planer des relents d'Orient apportés par les Gitans au cours de leur longue migration de l'Inde à la Mésopotamie et en Égypte. Par contre, les Tsiganes errants surtout au centre de l'Europe, ont apporté avec eux des rythmes et des airs différents que l'on retrouve dans le folklore russe et la musique hongroise, là où les violons et les tambourins sont synonymes de joie et de mélancolie à la fois.

**Je dis mes peines en chantant
car chanter c'est pleurer.
Je dis mes joies en dansant
car danser c'est rire.**

Soirée gitane

Il ne reste que quelques billets (\$25.00 par personne) pour la Soirée Gitane des Diplômés de l'Université de Montréal, qui aura lieu vendredi soir à 19h30, le 9 avril prochain au Restaurant La Butte, 1279 rue St-Hubert.

Un représentant des Diplômés rentre d'un voyage aux Saintes-Maries-de-La-Mer en France d'où il nous a rapporté quelques recettes gitanes dont vous nous donnerez des nouvelles.

Pour réservations, veuillez communiquer avec le Bureau de l'Association des Diplômés de l'Université de Montréal, au numéro 343-6230.



Centre de recherche sur la croissance humaine

Micheline Brault-Dubuc
directeur adjoint

Si le Centre de Recherche sur la Croissance humaine est connu depuis plusieurs années, on connaît peu, par ailleurs, l'ampleur des recherches qui sont effectuées. Sous la direction du Dr Arto Demirjan, le C.R.C.H. existe depuis près de 12 ans. Il était intégré, au début, à la Faculté de Médecine dentaire, et depuis 1970, il a été reconnu comme Centre de Recherche indépendant relevant directement du vice-rectorat à la recherche.

Depuis sa fondation, trois grands projets ont retenu l'attention des chercheurs:

1. Une étude semi-longitudinale sur la croissance physique des enfants canadiens-français de 6 à 19 ans.
2. Une étude transversale des enfants du même âge afin d'établir des normes de croissance pour notre population.
3. Une étude longitudinale des bébés de 0 à 3 ans.

Ces études sont uniques au Canada par leur caractère multidisciplinaire et l'homogénéité de leur échantillon et aussi unique à travers le monde étant donné le grand nombre d'enfants examinés dans le cadre des deux études longitudinales.

La première étude a débuté en 1967 avec un échantillon de 456 filles et garçons, divisé en deux cohortes de 6 ans et de 10 ans respectivement. Seuls les enfants ayant au moins trois grands-parents canadiens-français, ont fait partie de l'échantillon. Pendant la deuxième année, une centaine d'enfants de 8 ans ont été ajoutés et après 10 ans d'étude, environ la moitié des enfants du premier échantillon sont encore suivis. C'est un nombre assez important compte tenu des difficultés inhérentes à une étude longitudinale.

Tous les enfants ont été examinés annuellement au moment de leur anniversaire de naissance. Les examens comprenaient: des mesures anthropométriques (taille, poids, diamètres, périmètres, plis cutanés, etc.) des

examens médical et dentaire, des radiographies de la main, des maxillaires et de la tête ainsi qu'une évaluation de leur alimentation. Cette première étude nous a fourni des renseignements inestimables. Bien que le principal travail de ces dernières années ait été de recueillir ces données, plusieurs publications ont déjà paru: l'hygiène dentaire, l'éruption, l'évaluation de la graisse sous-cutanée, la consommation alimentaire sont les principaux sujets traités.

La maturation osseuse et dentaire et les facteurs d'environnement tels l'hygiène, le niveau socio-économique, le milieu familial sont autant d'autres aspects pour lesquels nous avons des renseignements pertinents.

L'étude dentaire du projet comporte deux aspects: l'aspect développement dentaire et l'aspect hygiène bucco-dentaire. Nous étudions la calcification et le développement des dents des enfants à partir de six ans afin de déterminer un âge dentaire (âge physiologique) d'après les différents stades de développement de chaque dent. Ceci a une importance primordiale en biologie humaine où l'âge physiologique des enfants en croissance peut être différent de leur âge chronologique. L'âge physiologique jusqu'à ce jour, était évalué d'après le développement osseux, le développement des caractères sexuels secondaires, la croissance statur pondérale, etc. L'âge dentaire vient ajouter une autre dimension aux aspects précisés. Par les radiographies prises annuellement, nous avons pu obtenir un matériel unique au monde qui nous a permis de développer un système d'évaluation de l'âge dentaire.

Les enfants ont aussi subi un examen clinique de la bouche et des dents afin de pouvoir évaluer l'état de l'éruption des dents et de leur occlusion. Les résultats, déjà publiés, de l'éruption dentaire sont d'une importance pratique pour le dentiste, les éducateurs et les parents qui peuvent pré-

voir ou évaluer le temps de l'éruption d'un enfant en particulier.

L'évaluation de l'occlusion se fait par des modèles qui sont le résultat d'empreintes prises dans la bouche de l'enfant lors de sa visite au Centre. Ceci nous permet de suivre sur une période de plusieurs années le développement de l'occlusion ainsi que celui des malocclusions. Ces dernières sont très répandues dans notre société et coûtent, chaque année, des milliers et des milliers de dollars aux parents afin de corriger cet état chez leurs enfants. Un aspect méconnu de cette étude est la céphalométrie. Cette dernière a pourtant une grande importance pour la pratique dentaire et plus spécifiquement l'orthodontie. Tout en nous permettant d'accumuler de façon longitudinale, des données sur la croissance de la tête, les mesures calculées à partir des tracés des radiographies sont des outils qui complètent l'information fournie par les empreintes.

Le deuxième aspect dans notre étude dentaire est celui de l'hygiène bucco-dentaire. Pour ceci l'enfant subit un examen clinique approfondi de l'état de la muqueuse buccale, des gencives, etc., afin de déterminer l'état ou la santé des tissus péri-dentaires. Cet examen nous permet de déterminer le pourcentage de caries, d'obturations et d'extractions selon les âges et les milieux socio-économiques différents. Les résultats démontrent qu'il y a un taux de caries très élevé chez l'enfant canadien-français d'âge scolaire et que les traitements commencent le plus souvent vers la puberté soit pour des raisons esthétiques ou une prise de conscience de la santé bucco-dentaire. Mais par contre, c'est avec grand regret que nous constatons que chez certains de nos patients examinés même à l'âge de six ans, il y a des bouches qui sont complètement édentées, ceci pouvant être attribué à un manque d'éducation de dentisterie préventive chez le patient ou même chez le dentiste. Pour prévenir ces cas, même s'ils sont extrêmes, il est

important d'avoir une politique d'éducation concentrée dans tous les milieux. Il faut insister sur l'importance des dents naturelles en donnant des notions de prévention, de bonne nutrition et d'hygiène buccale. Malheureusement, une dent extraite ne peut être remplacée qu'à l'aide de traitements qui impliquent une dépense importante que bien des familles ne peuvent assumer.

Tous les résultats de cette étude longitudinale sont cependant partiels et préliminaires. Le travail plus important sera l'analyse des données sur le plan de la vélocité de la croissance, c'est-à-dire, de l'accroissement annuel des différents paramètres étudiés. Ceci se fera probablement l'année prochaine lorsque les enfants auront atteint 19 ans et que la récolte des données sera terminée. Le grand avantage d'une étude longitudinale sur une étude transversale est justement d'avoir un profil de la croissance pendant plusieurs années chez les mêmes enfants et l'on sait que chaque population, chaque ethnie a son propre modèle de croissance. Cependant, une étude longitudinale si complète soit-elle ne peut pas nous donner de normes, de standards. C'est pourquoi, nous avons entrepris une étude transversale.

Dans le cadre de cette deuxième étude, nous avons examiné plus de 7000 enfants venant principalement de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal. Les mesures de taille et de poids et de plis cutanés ont été prises. La maturation sexuelle a été évaluée par le développement de certains caractères secondaires, telle la pilosité, et par l'âge des premières menstruations.

De la troisième étude, des bébés de 0 à 3 ans, nous n'en sommes qu'à la

première année. Cinq cents mères enceintes, accouchant dans différents hôpitaux de Montréal, ont accepté de faire partie de ce projet. Le critère d'origine ethnique est le même que pour les deux autres études. Seuls les bébés présentant des pathologies importantes à la naissance seront exclus. Les bébés prématurés seront suivis mais formeront un groupe à part pour l'analyse des résultats. Les bébés sont examinés à la naissance et à 3, 6, 9, 12, 15, 18, 24 et 36 mois.

En plus des examens mentionnés pour la première étude, le bébé sera suivi dans son développement neuro-moteur. Les buts de cet aspect sont:

- 1) Dresser un certain profil neurologique développemental de l'enfant de 0 à 3 ans.
- 2) Dépister précocement et identifier certains indices qui laissent prévoir des difficultés éventuelles au niveau de l'apprentissage.
- 3) Concevoir à partir de ces indices une instrumentation qui puisse permettre d'identifier le candidat éventuel aux difficultés scolaires.

De plus, une évaluation biochimique du taux d'hormones sexuelles plasmatiques sera faite sur des échantillons de sang prélevés du cordon à la naissance et chez les bébés à leur visite périodique*. La nutrition et l'histoire médicale de la mère pendant sa grossesse aussi bien que celles du bébé seront suivies en tenant compte de l'état socio-économique de la famille. D'autre part, une évaluation détaillée de l'utilisation des médicaments par la mère pendant sa grossesse et de

l'enfant jusqu'à 3 ans complétera l'étude des facteurs pouvant influencer la croissance et le développement. **

Chez les jeunes bébés nous étudierons aussi l'état dentaire pour l'éruption de la première dentition soit à partir du sixième mois. Nous pourrions aussi déterminer le taux de la carie dentaire à ces bas âges et évaluer l'influence du fluor qui sera ajouté durant les années prochaines aux eaux de la province.

On peut imaginer l'importance des données que nous recueillerons si l'on pense que les deux premières années de la vie sont une période d'une croissance physique intense et que la majorité des problèmes cliniques et nutritionnels apparaissent avant l'âge scolaire. Un dépistage précoce est important afin de prendre des mesures préventives et thérapeutiques.

Le besoin d'une telle étude se justifie par l'utilité pratique qui en découle pour la pédiatrie, l'hygiène scolaire et les services de santé.

Lorsque cette dernière étude sera complétée soit lorsque les bébés auront atteint l'âge de trois ans, il ne restera plus que les enfants de trois à six ans pour boucler la boucle et donner un tableau complet de la croissance de la naissance jusqu'à l'âge adulte.

La médecine clinique, préventive et sociale ainsi que les sciences de nutrition et d'éducation physique profiteront des résultats de ces études. Ces dernières rendront un grand service à la société.

* Cet aspect de l'étude est sous la responsabilité du Docteur Jacques R. Ducharme de l'Hôpital Sainte-Justine.

** Cette partie est sous la responsabilité de Madame Solange Simard-Savoie de la Faculté de Médecine Dentaire.

LES DIPLÔMÉS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL FORMULE DE COTISATION

(Complétez en lettres moulées, s.v.p.)

CONTRIBUTION ANNUELLE \$ 25.00

(Comprenant l'abonnement à l'Interdit)

CONTRIBUTION ADDITIONNELLE \$ _____

(À la vie de l'Association)

TOTAL \$ _____

Nom _____

Adresse domicile _____

Ville et zone postale _____

Province - Pays _____

Téléphone domicile _____

Faculté _____ Année _____ Date de naissance _____

Employeur _____

Adresse du bureau _____

Ville et zone postale / ou Province - Pays _____

Téléphone bureau _____

● MERCI

Avant de poser votre

plaque

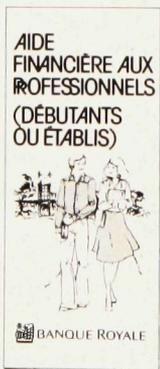
assurez-vous un toit.

Nouvellement diplômé, vous avez hâte d'entreprendre votre carrière. Mais le diplôme à lui seul ne vous procure pas l'aide financière dont vous avez besoin pour démarrer.

La Banque Royale peut vous faciliter les choses avec un prêt allant jusqu'à \$50,000, et un taux d'intérêt des plus raisonnables.

Et parce que nous croyons en votre avenir, nous pouvons établir un mode de remboursement adapté à votre cas. La date du premier versement peut même être reportée pour vous accommoder.

Pour en savoir davantage, passez à votre succursale de la Banque Royale et demandez notre brochure intitulée "Aide financière aux professionnels

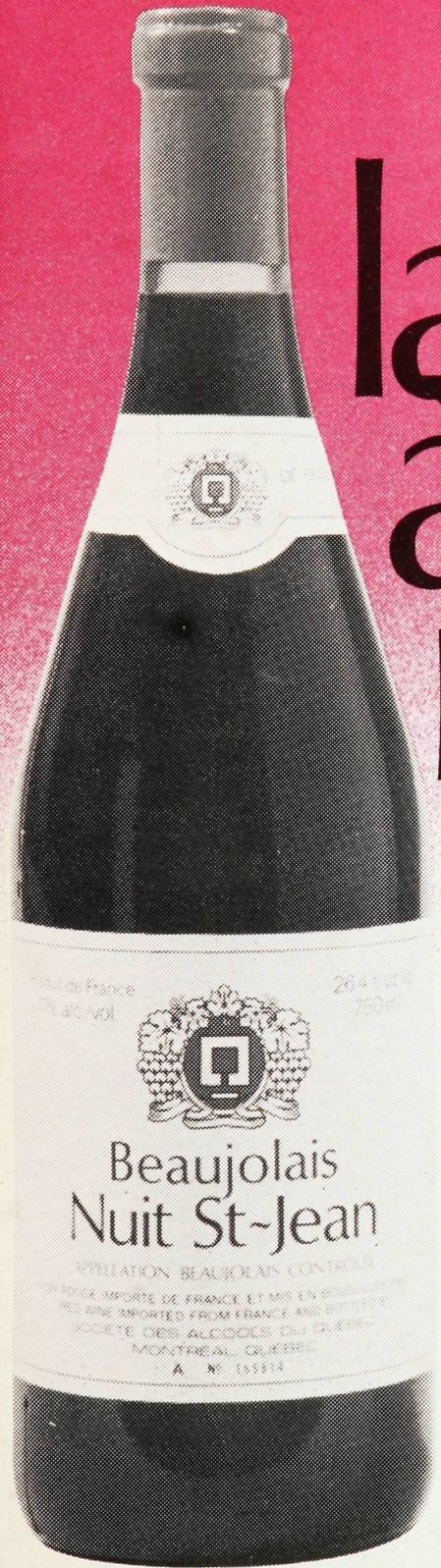


(débutants ou établis)". Ou bien exposez votre cas au directeur qui se fera un plaisir de vous donner informations et conseils sur notre plan d'assistance financière aux professionnels.



BANQUE ROYALE

Ces professionnels sont admissibles:
Comptables—C.A., Architectes—B. Arch.,
Chiropraticiens—D.C., Dentistes—D.M.D.,
Ingénieurs—B. Sc. A., Avocats—LL.L., Médecins—
M.D., Optométristes—L. Sc. O., Pharmaciens—
B.Sc. Pharm., Vétérinaires—D.M.V.



la nuit à la mode du jour

Vous apprécierez grandement la saveur du **Beaujolais Nuit St-Jean** importé de France et embouteillé par la Société des alcools du Québec. Son appellation contrôlée et son étiquette de prestige en font un produit de valeur vendu à un prix accessible.



SOCIÉTÉ DES ALCOOLS DU QUÉBEC

La condition humaine de notre expérience collective

L'expérience québécoise - 3e partie

Delmas Lévesque, M.A.

Dans cette édition, l'Interdit conclue sa série de trois articles avec la troisième et dernière partie de «L'Expérience québécoise» étude du sociologue québécois Delmas Lévesque qui a été réalisée comme élément préliminaire d'une recherche de l'École des HEC sur les facteurs socio-culturels de la gestion du design au Québec.

Copyright (c) 1974 par l'École des Hautes Études Commerciales de Montréal.

3. Le cours récent de notre expérience collective

Les expériences que nous venons de relater ont toutes fait l'objet d'interprétations controversées. Toutes. La dernière ne fait pas exception à la règle. On ne s'entend pas sur l'importance, sur le sens à donner à la révolution tranquille. On ne s'accorde pas, non plus, sur sa durée. Pour certains, elle se termine en 1965 ou 1966. Pour d'autres, elle continue. Il y en a qui prétendent qu'elle n'a pas eu lieu, tout simplement. On en trouve aussi pour qui elle ne fait que commencer.

Pour notre part, nous tenons l'expérience collective d'un peuple pour plus fondamentale que l'une ou l'autre de ses expériences, fussent-elles les plus significatives. La tradition vivante d'un peuple se nourrit de ses expériences, tout en les dépassant. Nul doute que notre peuple a vécu, ces dernières années, une intense période de changement. Un changement qui, rempli d'ambiguïtés, a peut-être touché à sa condition humaine fondamentale.

L'expérimentation du changement

Une société réputée stagnante se livre tout à coup à la pratique du changement. Le changement n'est plus tabou. Tout le monde se met à faire des

«expériences». Prise de la parole, baisse ou cesse de la pratique religieuse, usage des contraceptifs, froc aux orties, divorces, voyages psychédéliques, essais de vie en communes, en communautés de base, en coopératives populaires, nouvelles formes de militantisme, changements de doctrines, revendications, contestations, nouvelles expressions littéraires et artistiques, emploi de la violence, associations nouvelles, politisation, dépolitisation, émiettement, regroupement, cynisme, dévouement, etc.

On dirait que toute une société est devenue expérimentale. Les idoles sont renversées. Les tabous sont transgressés. Tout paraît possible, tout semble permis! Ne sort-on pas de «l'obscurantisme» pour accéder à «l'âge des lumières». La conformité se renverse en faveur du changement. Les changements se multipliant à vive allure, bientôt on juge du changement au style, aux vêtements, à la coiffure, à l'article de consommation. À chacun son «kick» et son «trip». À chacun sa «libération».

Comment interpréter cette magnifique floraison littéraire et artistique des dernières années? Dans la musique, dans la chanson, dans la peinture, au théâtre, au cinéma, en poésie, en tous genres littéraires. La production traditionnelle ne soutient pas la comparaison. La levée des interdits et le déblocage des inhibitions libèrent un torrent de créativité.

Quelle importance accorder à ce qui se passe dans le secteur public et para-public? Réforme de l'éducation, des services de santé et de bien-être, nationalisation complète de l'électricité, création de sociétés ou de régies d'Etat comme S.G.F., SIDBEC, SOQUEM, SOQUIP, REXFOR, R.R.Q., etc.

Comment comprendre les nouveaux rôles joués par la C.S.N., la F.T.Q., la C.E.Q., le C.P.Q., l'U.P.A.? Quel sens

donner aux «fronts communs» et à l'emprisonnement des chefs syndicaux? Que signifie la fondation de la C.S.D.? Comment expliquer la percée des créditistes dans les années '60 et la trouée du P.Q. au début des années '70? Qu'est-il arrivé à l'Union Nationale? Et les vagues du F.L.Q. dans cette histoire?

D'où viennent ces promotions accélérées de francophones dans les entreprises privées anglophones, au secteur public fédéral? A Bell Canada, à la Bourse de Montréal, à Air Canada, au Conseil Economique du Canada, au C.R.T.C., etc.?

La grève d'Asbestos soutiendra-t-elle longtemps la comparaison avec la grève à la United Aircraft? La Super Franco-Fête de 1974 ne rappelle-t-elle pas le Congrès Marial d'Ottawa, en 1947? Se pourrait-il que Power Corporation soit venu prêter main-forte à Radio-Canada? Comment se fait-il que les réalisateurs en grève (1958) ne figurent pas sur la liste des agents de la révolution tranquille? Avons-nous la mémoire assez courte pour ne pas faire de rapprochement entre le bois de la Basse-Côte Nord et le fer de l'Ungava? «De la Manic à la Baie James» l'inspiration s'essoufle. Tembec, Cabano, opérations Dignité, Jacqueries et batailles de l'indexation, nous disent que le changement souffre plus d'une interprétation.

Les ambiguïtés du changement

La grande ambiguïté du changement des quelque quinze dernières années tient peut-être au fait que tout ne s'est pas passé comme prévu. La révolution tranquille, par exemple, s'est révélée toute grosse de conséquences inattendues. Une culture qui se désagrège présente le meilleur et le pire comme spectacle. Les spectateurs se demandent s'il s'agit de renaissance ou de

décadence. La débâcle des glaces risque d'entraîner la débâcle de la terre.

La modernité «libératrice» s'est faite aussi dévastatrice. Elle a dénoué, une à une, dans la famille, au village, dans le quartier, dans les organisations et les institutions des solidarités séculaires. Elle s'est attaquée comme un acide corrosif aux vieilles croyances qu'elle a dissoutes les unes après les autres. «Sacerdos in aeternum» et «indissolubilité du mariage», véritables colonnes du temple traditionnel, ont été descendues de leur socle. Les archétypes furent renversés. Les normes sont apparues comme des contraintes.

Ce n'est pas pour rien que les hommes d'Église prêtaient le serment anti-moderniste. Le projet de l'Église se voulait l'antithèse de la modernité. L'Église n'a jamais détaché l'individu de sa communauté ou vice versa. Bien au contraire, elle a procuré à l'individu toute une chaîne de médiations. Ne pratiquant pas toujours elle-même l'Évangile de la pauvreté, elle n'en prêchait pas pour autant l'Évangile de la richesse. Fondatrice des Universités, elle a toujours subordonné la science à la foi. Sa révélation n'est pas celle des sciences naturelles ou du Positivisme. À la lumière de sa tradition, Marxisme et Libéralisme prennent figure d'hérésies... chrétiennes.

L'affaiblissement du pouvoir temporel et spirituel de l'Église a laissé un vide culturel béant et une société instable. Certains prophètes de la révolution tranquille ont pris peur. Ils ne voulaient pas tant de changement. Eux qui ont accédé à un pouvoir dont le revêtement en autorité laisse à désirer. Ils se prennent à douter des bienfaits de la liberté qu'ils avaient octroyés à leur peuple. Leurs analyses parlent de dissolution culturelle. Ils craignent, au fond, que le flot furieux se retourne contre eux. Le mot se donne que le moment approche où il faudra ramener cette hystérique à la raison. Tout le monde ne porte pas l'alcool, encore moins la drogue! Et c'est la cinglante gifle de la répression. Les «révolutionnaires» d'hier ont suspendu les libertés «chéries».

Les choses ne sont pas si simples. Les apprentis-sorciers vont devoir faire leur apprentissage. Les verrous traditionnels qui retenaient les comportements n'étaient pas que les serrures d'une prison. Derrière ces portes, s'était aménagé, avec le temps, un habitat chargé de significations. C'est bien malin de faire sauter les verrous, de libérer les prisonniers, croyant qu'ils iront tout droit adorer les nou-

velles idoles dressées pour eux sur la place publique. Encore eût-il fallu avertir les prisonniers que les nouvelles divinités ne seraient pas moins exigeantes et jalouses de leurs libertés que les anciennes. Encore eût-il fallu les prévenir que ces nouveaux dieux avaient un petit accent étranger. Encore eût-il fallu leur offrir autre chose que des «solidarités» fonctionnelles. Il ne faut pas se mettre en colère si certains prisonniers se font tirer l'oreille et font mine de regarder ailleurs.

La révolution tranquille s'est accomplie sur le dos de l'Église et de la culture traditionnelle. La montée de l'État provincial, commencée sous Duplessis, s'est effectuée au détriment de l'Église comme institution. Il y a eu échange de pouvoir temporel entre l'Église et l'État, au profit de celui-ci. L'État a occupé exactement les anciennes juridictions de l'Église. Il ne s'est guère avancé plus loin, malgré les instruments qu'il s'est donnés pour ce faire. Le Canada anglais, qui a célébré la fin de la «folk culture», ne s'y est pas trompé lui. Enfin le Québec devenait une «province comme les autres»! La culture traditionnelle en déroute a cédé la place à la modernité dont les valeurs, curieusement, coïncident avec les besoins d'expansion de l'entreprise multinationale.

L'entreprise multinationale, nouvelle puissance rivale de l'État, comme autrefois l'Église, semble avoir gagné, avec la complicité de l'État fédéral, la première manche de la révolution tranquille. Si l'entreprise multinationale dispute aux États l'âme des peuples, ce n'est pas pour assumer elle-même des fardeaux dont elle n'a que faire. Il lui suffit que par la quête des emplois et la recherche des satisfactions de la consommation les populations soient retenues dans les filets de ses réseaux. Il n'est pas indifférent de remarquer que parmi ces réseaux figurent en bonne place les media d'information.

N'est-ce pas que la démocratisation de l'éducation s'avère plus fonctionnelle que ce dinosaure de cours classique? Bien sûr que l'étude de l'histoire et que l'enseignement de la philosophie peuvent faire l'objet de cours optionnels. On n'est pas seulement fonctionnels, on est même pluralistes! Quoi de mieux qu'une culture technique pour entrer sur le marché du travail. Pas d'objection à ce que l'État s'occupe de sécurité sociale. Bien au contraire. Il faut bien quelqu'un pour assumer les coûts de la croissance. Pourquoi l'industrie de l'automobile se plaindrait-elle des volumineux budgets de la voirie? L'industrie de l'érotisme s'accommode assez bien de l'émiettement sexuel. Il y a, de ce côté, un marché insoupçonné auparavant.

La diffusion de la modernité pave la voie à l'entreprise multinationale, laquelle se permet plus d'audaces, comme l'a démontré I.T.T. Le pouvoir fédéral, acculé au moment à la défensive, a repris du poil de la bête et se fait plus envahissant que jamais. Pas très nationale, une révolution tranquille qui laisse intact un pouvoir économique et politique étranger, lequel s'accroît même. À moins qu'il ne s'agisse d'un ressac contre-révolutionnaire. Pas très sociale, une révolution qui ne porte pas au pouvoir politique une nouvelle classe sociale. Anciens et nouveaux professionnels s'entendent plutôt bien à ce niveau.

Une révolution administrative, cette révolution tranquille qui fait de nous des éléments mieux intégrés à la concentration économique continentale. Intégration plus fonctionnelle. Au prix d'une désintégration culturelle, au profit de la modernité. La cohésion traditionnelle a fait long feu. La différence s'amenuise. Si révolution culturelle il y a eu, c'est plutôt dans le sens du nivellement culturel au sein de la civilisation de la modernité ambiante. Ce mouvement d'homogénéisation ne nous laisse que peu de place comme culture distincte, hormis une survivance folklorique. La révolution industrielle venue de l'extérieur a investi la place, a pénétré dedans, a fait éclater le vieil encadrement et peut désormais, à l'intérieur, se dérouler jusqu'à son terme.

Phénomène inattendu, la modernité, en faisant de la place pour elle-même, en a aussi fait pour un mouvement de différenciation qui entend contrer la poussée en faveur de l'intégration. Mouvement «nationalitaire» dont l'ampleur dépasse de beaucoup l'ancien courant de résistance à l'assimilation. Le nationalisme de conservation a fait place à un nationalisme d'affirmation nationale. Un nationalisme beaucoup plus agressif, articulé et qui foisonne de projets. Un nationalisme qui a le sens du pouvoir économique et politique, surtout dans sa partie émergée: le mouvement d'indépendance nationale. Il n'entend en rien retourner aux définitions spirituelles du nationalisme juridico-culturel. La découverte d'un État provincial a déclenché des aspirations à un État national. Le Libéralisme a mis en branle, malgré lui, des revendications sociales en provenance des classes populaires et des milieux défavorisés. Le divorce traditionnel du «national» et du «social» s'estompe.

Le mouvement «nationalitaire» s'élève lui aussi sur la destruction de la culture traditionnelle. En un sens, l'affaiblissement de l'identité culturelle constitue un handicap pour lui. Dans

un autre sens, c'est bien là sa chance. L'éclatement du vieil encadrement libère des énergies d'audace et de créativité. On veut faire neuf. On pense dans de nouveaux schémas. Les anciennes attaches ne retiennent plus. «Bozo les culottes» s'est fâché. «L'alouette s'est mise en colère». On redécouvre les «patriotes». On réécrit l'Histoire. On veut «nationaliser» l'État provincial. On entend bien se servir des instruments inutilisés, hérités de la révolution tranquille. On renoue avec une tradition qui n'est plus perçue comme traditionnelle. La «maison canadienne» se fait «québécoise». Le vieux fonds québécois commence à se mouvoir dans cette direction. Le «Québec international» prolonge le «Canada français missionnaire». On chante son pays sur toutes les scènes du monde dans des accents jamais entendus. De magnifiques chants d'amour s'élèvent sur la révolution sexuelle. Les poètes se font prophètes. On reprend symboliquement possession de son pays avant de le faire en termes réels.

Le mouvement «nationalitaire» vient du fond de notre âge comme peuple. Comme un instinct de vivre, notre expérience collective tend vers son accomplissement. Courant qui devant l'obstacle s'étale en flaque d'eau, fait un certain plein, puis repart en ruisseau, auquel on impose un barrage comme cran d'arrêt. Un lac plus ou moins stagnant se forme, trouve son déversoir dans une rivière, laquelle grossit en un fleuve qui cherche la mer. Une rivière se détourne plus facilement qu'un fleuve. Un peuple qui atteint une masse critique consciente de son potentiel ne s'endigue qu'à des coûts de plus en plus onéreux. Notre expérience collective exerce une pression de plus en plus forte dans le sens d'une responsabilité complète d'elle-même.

Un possible changement de condition

Bouclant la boucle, nous nous demandons si nos expériences collectives les plus significatives ont modifié substantiellement le substrat de notre «condition humaine». A première vue, pas tellement. Les cinq données de base, l'origine, le nombre, le pays, l'isolement, la dépendance, sont toujours là. Mais en y regardant de plus près, on trouve des traces de modifications plus que sensibles.

L'origine n'a pas changé; c'est là un truisme. Tout vient d'elle. C'est notre singularité première sur le continent.

Nous en avons cependant une conscience plus vive, à la mesure même de la pression environnante. Nous repartons à la redécouverte de notre origine pour en exprimer tout le suc. Nous en refaisons une nouvelle source d'inspiration. Le passé se fait élan vers l'avenir.

Le nombre plus que jamais nous fait cruellement défaut. La croissance zéro nous atteint au défaut de la cuirasse. Nous sommes menacés d'une perte de poids numérique relatif, dont le point de non-retour se situe pas très loin quelque part. Cette nouvelle conjoncture nous oblige, d'une part, à mettre davantage à profit l'allègement considérable de la pression démographique interne, d'autre part, à prendre le contrôle du phénomène vital des mouvements migratoires. Nous avons le dos au mur. Une immigration qui ne cesse d'enfler la proportion anglophone du Québec ne nous laisse plus le choix. Dans le même temps nous sommes devenus beaucoup plus conscients de la nécessité d'utiliser le levier de la majorité pour «francophoniser» l'espace québécois. Nous réclamons, nous exigeons des terres dans la sphère économique. La pression des diplômés sur le marché du travail se fait politique. La bataille à propos du «bill 22» recèle une pression collective dans le sens de faire prévaloir la langue française sur toute l'étendue du territoire, au travail, dans l'éducation, dans l'entreprise, partout. Une nouvelle conscience de la force que donne la majorité.

Le pays. Depuis que nous avons cessé de rêver à la reconquête du Canada par «la revanche des berceaux», nous avons renoncé à l'espace flou du Canada français sans frontières visibles. Nous avons opté pour un territoire plus nettement délimité, le Québec, où nous faisons le nombre. Un territoire plus réel, plus charnel, plus «biologique», sur lequel nous prenons appui. Un territoire qui définit l'aire d'une nouvelle identité, celle de Québécois. «C'est alors que j'ai compris que l'Québec, c'est mon pays». Nous savons maintenant que le Canada français n'a d'existence réelle qu'en autant qu'il coïncide avec le Québec. Hors du Québec, l'assimilation complète n'est plus qu'une question de temps. La situation s'est clarifiée. Plus possible d'imaginer le salut collectif hors des frontières du Québec. Bien sûr que la conscience du territoire national ne parvient pas encore à maturité complète! Chaque jour nous en arrache un autre lambeau. Parcs nationaux du fédéral, terres de l'Abitibi achetées par les Américains, lacs «clubés» à la disposition des magnats étrangers, forêts consommées par le «Chicago Tribune» ou «I.T.T.», minerais de fer et d'amiante transfor-

mé aux États-Unis. Mais l'irritation que cause la dilapidation de notre patrimoine naturel grandit de jour en jour et pas seulement chez les «péquistes». Les agriculteurs montent le ton. On commence à dresser des barages à la voracité des multinationales. L'État québécois se voit pressé d'occuper le terrain en modifiant la règle du jeu sur le territoire. Le temps est venu pour la collectivité et son État de s'arc-bouter sur le territoire national.

L'isolement rompu, nous semblons par ailleurs aussi isolés qu'auparavant. De par l'origine, de par le nombre, sur le continent et dans le monde. La rupture de l'isolement nous a exposés aux quatre vents. Ouverts à toutes les influences comme une passoire. L'isolement culturel a pris fin. L'isolement, en terme de pouvoir, se continue. Sans alliés inconditionnels puissants. Le fédéral s'est fait portier de la francophonie. Chaque rencontre lui fait déployer des prodiges d'inventions. Apparaissent des générations spontanées de francophones surgissant de tous les coins du Canada: athlètes, professeurs, artistes, poètes, etc. Ne nous a-t-on pas assez reproché de nous isoler? Isolés, sans isolant, désormais. Seule la dépendance nous isole. Les voyages nous l'ont appris. Au surplus, nous savons maintenant que nous partageons l'isolement avec beaucoup d'autres peuples dans le monde. L'isolement ne peut plus tenir quand il n'est plus qu'imposé. Le barrage s'est retourné de bord.

La dépendance, voilà la clé de voûte de notre condition fondamentale. Dépendants nous étions, dépendants nous sommes demeurés. Dépendants plus confortables, mais dépendants tout de même. Un peu mieux entretenus, à peine. Avec toutes les humiliations que cette situation comporte. Entretenus de façon condescendante, à même nos propres ressources. Régence qui nous tient démunis, refaisant ainsi continuellement sa preuve de notre incapacité à prendre soin de nous-mêmes. Paternalisme qui nous présente sans cesse le miroir déformant de la comparaison verticale. Évidemment, nous ne faisons pas montre des attitudes culturelles requises! Le «bon géant» n'a pas le droit de nous abandonner à nos insuffisances. Il est bien obligé de prolonger l'adolescence, tant nos progrès sont lents. La majorité peut toujours attendre... Rien ne presse pour ceux qui font bombance de notre carence. Plus conscients de la situation, nous sommes passés des récriminations aux revendications. Les exigences ne tarderont pas. Nous bercer d'une complainte ne suffit plus à nous endormir. Nous faisons des crises. Une

bonne volée pour nous calmer... Nous récidivons. Combien de temps serons-nous tenus en laisse? Un peuple ne se détourne pas aussi facilement qu'un avion.

On comprend mieux maintenant que ce qui nous manque le plus ce sont des institutions économiques et politiques qui fassent le poids. Du pouvoir. Des institutions autochtones. Un pouvoir décisif qui soit vraiment le nôtre. Nous n'avons pas besoin d'entrepreneurs-météores, comètes longues d'allégeance courte, qui ne font que rassembler un temps nos ressources pour mieux en remettre le paquet à ceux qui s'engraissent déjà de notre substance. Nous n'avons que faire du «rôle social» de l'entreprise et de ses «relations publiques». Le «respect des cultures» par la multinationale ne nous intéresse même pas. La question n'est pas de sauvegarder quelques valeurs culturelles ici et là. Nous voulons un pouvoir économique qui se mêle intimement à l'expérience collective et s'en rende solidaire. Nous voulons un pouvoir politique qui réponde aux impulsions émanant de sa collectivité. Un pouvoir transparent aux siens, un pouvoir légitime.

Notre pauvreté d'imagination provient de nos conditionnements de colonisés, de nos réflexes d'imitation à réaction. La créativité se puise pourtant à la source de l'expérience collective. L'inspiration passe par l'identification. Il faut être quelqu'un de quelque part pour innover. En lieu et place de produits qui renforcent nos conditionnements, il nous faut des biens et services qui traduisent notre expérience, qui portent nos aspirations, qui expriment notre souffrance. Des thèmes collectifs, comme celui de l'exilé, des imageries comme celles de l'hibernation et du réveil printanier, une tradition, comme l'interminable combat québécois pour la libre disposition de lui-même, attendent une mise en forme matérielle et symbolique à laquelle chaque Québécois pourra s'identifier. Soulager les angoisses de son peuple, anticiper sa personnalité future plutôt qu'aggraver ses complexes ou exploiter ses «cordes sensibles».

Que les industriels s'équipent d'antennes sensibles capables, à la manière des artisans et des artistes, de détecter le précieux filon et l'on reparlera de la culture, désormais assurée d'assises solides. On ne peut toujours compter sur «le jet héroïque d'une immense volonté». Il nous faut des structures d'accueil qui retiennent l'eau de la source et la canalisent de tous côtés en un système d'irrigation de la terre. La culture a besoin de moyens matériels pour vivre et grandir à l'aise. Nécessaire accouplement

«du sens et de la puissance»⁷ de la signification et du pouvoir. Que cela se fasse et l'on reparlera longtemps de ces industriels qui auront remporté le test d'allégeance à leur peuple. Alors, le cours récent de notre expérience collective n'aura pas été le dernier.

Conclusion

Comme expérience collective, la culture c'est bien autre chose que ses fonctions ou ses visages d'époque. La culture, c'est la tradition vivante d'un sujet collectif qui tend vers son accomplissement. Une allégeance collective à la vie.

Notre expérience collective éprouve présentement le plus pressant besoin d'une très forte structuration. Nous avons marché de changement structurel en changement culturel, il nous faut maintenant avancer du changement culturel au changement structurel. Renforcer tout ce que nous possédons d'autochtones comme structures. Et en créer d'autres également autochtones.

Au premier chef, l'État, puisque la lutte entre l'État national et les entreprises multinationales s'annonce comme un des enjeux du dernier quart de siècle. Laissera-t-on la multinationale assumer la double succession de l'Église? L'État doit s'arc-bouter sur le territoire national et se faire le maître-d'oeuvre du développement. L'État reflète et pointe d'appui de la nouvelle identité québécoise.

En second lieu, l'Église. Cette universelle, accoucheuse de nations à qui elle a fourni le ciment national, n'a pas terminé son rôle. Notre première «multinationale» s'est servie de nous autant qu'elle nous a servis. Quelques années ne peuvent mettre fin à une identification séculaire. Affaiblie, retraitée, l'Église voit l'époque voler à son secours en un sens. La civilisation de la modernité n'a plus beaucoup de significations à offrir. L'Église possède de une longue expérience des besoins de significations des gens. Les sensibilités ont changé, mais les besoins de transcendance et de communauté demeurent. L'expérience mondiale de la modernité, comme pouvoir, idéologie et civilisation, démontre que la religion ne détenait pas le monopole de l'aliénation. Prométhée va se faire rassurer chez le «guru». Les rejetés

du système ne sont-ils pas «les plus petits d'entre les miens»? Les exilés politiques qui se heurtent aux portes fermées des ambassades ne dédaigneraient pas trouver quelque «monastère» sur leur route. Le Bas-clergé a déjà pris parti. Le Haut-clergé, occupé à l'analyse autopsique de sa subversion «moyens-fins» commence à en être lui-même touché. Le modèle par excellence de la signification, cette relation unique au monde, l'Église l'a proposé pendant des siècles. Elle sait depuis toujours que l'homme est autre chose qu'une vibration, un module ou une particule.

Parmi nos institutions économiques, le mouvement coopératif a peut-être le plus contribué à retenir notre substance collective. Profondément autochtone, il plonge dans les racines dans notre Histoire, se nourrit au terroir, s'étend au territoire. Comme entrepreneurs, certains coopérateurs n'ont rien à envier à personne. En quête «d'entrepreneurship», on n'a pas assez regardé de ce côté, semble-t-il. Qualifié de traditionnel, le mouvement coopératif a désormais pignon sur rue et voit s'accrocher à lui des aspirations nationales et sociales. Sa taille, son originalité, sa fidélité justifient les unes et les autres. C'est beaucoup lui demander quand même. N'empêche que l'éclatement de l'homme libéral en «homo economicus», «homo politicus», «homo socius», en un mot, en spécialisations distantes et incommunicables, trouve un commencement de réponse dans une formule coopérative qui intègre le social, l'économique et le politique au sein de l'entreprise. L'homme n'y est pas non plus réduit à la dimension production-consommation. Doté d'une règle du jeu coopératif, le mouvement pourrait jouer un rôle majeur dans le développement du Québec, équilibrant d'autant le rôle de l'État. Le mouvement coopératif fait la preuve que l'on peut, à l'époque moderne, compter sur le vieux fond québécois.

Le syndicalisme d'agriculteurs, d'ouvriers, d'enseignants, de professionnels, constitue un ensemble institutionnel qui a aussi contribué à retenir notre substance. Sorti tout droit de la cuisse de l'Église, comme le mouvement coopératif et l'État, il se heurte au pouvoir décuplé de la multinationale. La grève de l'amiante, c'était une autre époque. Les affrontements d'aujourd'hui et de demain seront, sont déjà beaucoup plus fondamentaux pour la continuation des expériences nationales. Les États n'ont pas encore compris qu'il y va de leur salut, comme États nationaux, de s'allier au syndicalisme plutôt que de voir en lui leur «ennemi public numéro un». Tout au moins, le considérer comme partenaire du jeu social, sor-

7. Voir Georges Balandier, *Sens et puissance*, P.U.F., 1971.

te d'associé-rival. Par ce biais, et grâce à une législation favorable en ce sens, quantité de rejetés du système, acculés à la dépendance chronique, auraient l'occasion d'effectuer leur rentrée dans la responsabilité collective. Héritage et projet leur redviendraient accessibles.

L'entreprise privée-la multinationale prenant amplement soin d'elle-même est conviée à s'arracher à ses problèmes de survivance à chaque tournant de génération pour entrer, comme partie intégrante de l'expérience collective, en formant un réseau institutionnel qui se tienne. Pourquoi accepterait-elle indéfiniment «le socialisme des riches», ces relations d'intimité douteuse entre la grande entreprise étrangère et l'État national, au détriment du «capitalisme des pauvres» qui lui est dévolu comme tout partage? Pourquoi se satisferait-elle d'un régime de «sous-traitance»? L'entreprise québécoise ne peut plus se contenter d'un rôle de citoyen de seconde zone chez nous. L'entreprise étrangère ne peut sûrement pas jouer à sa place ce rôle de support de notre culture. Beaucoup d'hommes d'affaires québécois sont parfaitement capables de relever le défi de rendre profitable à eux-mêmes et à la collectivité le filon d'une tradition séculaire. L'entreprise québécoise, rassemblée en institution, pourrait jouer au même titre que le mouvement coopératif, le syndicalisme et l'État, un rôle de partenaire majeur du jeu social. Quelle contribution à la collectivité!

Un domaine d'urgence nationale pour le sujet collectif québécois et sa culture, c'est le secteur des médias d'information. Les industries modernes de la persuasion ont une puissance «socialisatrice» équivalente à celle de l'Église, de la famille et de l'école réunies... d'autrefois. Institution d'importance stratégique majeure à notre époque les médias d'information forment un réseau qui, jour après jour, diffuse livres, périodiques, journaux, images, symboles, idées, nouvelles, modèles, vedettes, langages, connaissances, dont l'ensemble compose une sorte d'utérus culturel de la société. Voici que par le «libre jeu» de la concentration économique se profile, derrière cette institution vitale, l'ombre du pouvoir parallèle de la multinationale laquelle ne connaît d'autre loyauté que la sienne. Seule une collectivité, entretenue dans l'ambivalence indécise comme la nôtre, peut hésiter à prendre le contrôle d'une telle puissance.

Pénélope chaque jour tisse sa toile et chaque soir la défait. N'écartant nettement aucun prétendant, elle n'en retarde pas moins tout engagement définitif avec l'un ou l'autre d'entre

eux. Dans l'attente d'Ulysse qui tarde tant. Peut-être craignons-nous, par instinct de peuple peu nombreux, la cassure qui nous diviserait irrémédiablement. Dans l'intervalle, le Québec «se fait» et «se défait» tous les jours. Nous prenons notre temps, afin de mieux basculer d'un seul bloc le moment venu. Peut-être. Pourvu que ce soit «du bon bord».

Notre expérience collective est animée d'un vouloir-vivre collectif dont la légitimité a dépassé la simple volonté

le carnet

AGRONOMIE

1947

Monsieur Raynald Giroux a été nommé au poste de directeur général de la Coopérative agricole de Granby.

DROIT

1960

Maître Jacques Durocher a été nommé au poste de directeur de l'Hydro-Québec de la région Mauricie.

1964

Me Richard Pouliot vient d'être nommé secrétaire de la Commission anti-inflation du Québec. De 1973 à 1975, il a été directeur des Communications au Ministère de l'Industrie et du Commerce et de 1970 à 1972, secrétaire général du Centre québécois de Relations internationales.

HEC

1950

Monsieur Philippe Michaud a été nommé membre du conseil d'administration de la Laurentienne, Compagnie mutuelle d'assurances.

1969

M. Lucien Savard a été nommé au poste de gérant régional de l'Est du Canada de la Compagnie Seven-Up Canada Limited.

1970

M. René Bélanger a été nommé au

poste de secrétaire-trésorier du conseil d'administration de Protection Incendie Viking Limitée.

de «survivance». Mais la turbulence secoue l'appareil, les interférences brouillent les ondes, une spirale menace de happer le véhicule hors de contrôle du personnel naviguant. Vite, complétons les instruments de bord et mettons-y les gaz pour effectuer le virage pendant qu'il en est encore temps. Déjà, l'on entend les premiers craquements des vieux États continentaux pris en tenaille sous la double poussée des entreprises multinationales et des régionalismes en quête d'identité. L'ère de la décolonisation intérieure commence.

POLYTECHNIQUE



1953

Monsieur Raymond Primeau a été nommé membre du comité exécutif du Conseil économique du Canada.

1956

M. André Vaclair a été nommé au poste de vice-président, chargé du financement immobilier de La Métropolitaine.

1965

M. Robert Panet-Raymond a été nommé au poste de vice-président de la division du Marketing de la Compagnie Art Laboratory Furniture Limited.

1970

M. Jean Robitaille a été nommé au poste de gérant des ventes, pièces et service, de Hewitt Equipment Limitée.

Diplômés

• auteurs

CORRIGEONS NOS ANGLICISMES



Jacques Laurin

Lettres 1963

Les Éditions de l'Homme,
179 pp. Prix \$4.00

Jacques Laurin, professeur de français à la CECM, titulaire depuis 4 ans de la chronique «Parlons mieux» à l'émission «Pour vous Mesdames» de Télé-Métropole, auteur de deux livres à succès, «Améliorez votre français» et «Les Verbes», voilà de nombreuses années qu'il oeuvre dans le domaine de la langue au Québec.

DÉCOUVRIR LES MAMMIFÈRES

Jean Pierard

Médecine vétérinaire 1957

Les Presses de l'Université
de Montréal,
448 pp. Prix \$14.95

Axé essentiellement sur les thèmes fondamentaux de l'homéothermie, de la morphologie mammalienne et des relations entre les mammifères et l'homme, ce livre voudrait stimuler ce désir de savoir davantage et présente une sélection bibliographique invitant à approfondir les sujets exposés.

Cet ouvrage bénéficie d'une subvention, dans le cadre des accords franco-québécois.

INFORMATION-VOYAGE



Robert Viau

Lettres 1957



Jean Daunais

Architecture 1958

Les Éditions TM,
288 pp. Prix \$6.00

Un livre qui contient des renseignements pratiques concernant le voyage: où aller, le choix d'une destination — quand voyager: les bonnes époques, les climats. Comment voyager: l'avion, le bateau, le train, l'auto. Les types de voyages, les formalités, l'argent, les achats, la santé. Le voyage avec les enfants, le grand circuit en Europe. Écrit par deux gastronomes du voyage qui veulent faire partager leur expérience, mais surtout leur joie de voyager.

L'EN DESSOUS L'ADMIRABLE

Jacques Brault

Études médiévales 1956

Les Presses de l'Université
de Montréal,
52 pp. Prix \$3.25

Un des poètes les mieux connus au Québec, Jacques Brault, dans l'oeuvre qu'il nous présente ici, est remarquable par la densité de son écriture et la gravité, non dépourvue d'humour corrosif, de la démarche. «L'en dessous l'admirable», inaugure la collection «Lectures» dirigée par M. Julien Bigras.

MATHÉMATIQUES MODERNES POUR TOUS

Guy Bourbonnais

Sciences 1966

Les Éditions de l'Homme,
185 pp. Prix \$4.00

Un ouvrage indispensable à tous ceux qui veulent mieux comprendre les mathématiques! L'auteur, professeur de mathématiques, a voulu fournir aux parents, aux professeurs de l'élémentaire et aux étudiants un livre qui les aidera à se recycler.

VIE ET MORT DE NOS ANCÊTRES



Hubert Charbonneau

Lettres 1958

Les Presses de l'Université
de Montréal,
268 pp. Prix \$7.25

Triomphe de la vie sur la mort, des naissances sur les décès, comme l'écrit Jacques Henripin en préface, « Vie et mort de nos ancêtres », c'est la mesure des événements qui régissent l'accroissement humain. Derrière la méthode et la rigueur des chiffres, se dessine le comportement des générations passées.

Avis d'élection

Tous les diplômés intéressés à poser leur candidature à l'un des six postes d'administrateurs vacants dans le prochain Conseil d'Administration de l'Association doivent en informer le comité de mise en candidature de la façon suivante:

- Remplir au complet le bulletin de présentation suivant;
- S'assurer qu'il parvienne au secrétariat de l'Association des Diplômés, 2910, boulevard Edouard-Montpetit, Bureau 3, Montréal H3T 1J7 avant le 1er mai 1976 à 16 heures.

Il est résolu que:

I - Comité de mise en candidature:

A- i) soit formé un comité de mise en candidature de cinq membres choisis de la façon suivante:

- deux membres nommés par l'Assemblée générale annuelle lors de la dernière assemblée;

- deux membres nommés par le conseil d'administration, hors de ses cadres;

- le président des D.U.M.

ii) ces cinq membres élisent entre eux un président du comité de mise en candidature, un vice-président, un secrétaire et deux scrutateurs.

B- Aucun des membres de ce comité de mise en candidature ne peut être à la fois membre de ce comité et candidat à un poste au conseil d'administration; advenant ce cas, il doit démissionner du comité et le Conseil doit combler la vacance.

C- Si un des membres du comité se trouve dans l'incapacité d'occuper son poste, il appartient au Conseil de combler la vacance.

D- Le président du comité est d'office président d'élection.

E- Le comité de mise en candidature a pour rôle:

a) de faire connaître aux membres le nombre de postes qui devront être comblés lors de la formation du prochain conseil d'administration;

b) d'inviter les membres à poser leur candidature dans les délais prescrits;

c) de recevoir les bulletins de candidature;

d) de vérifier l'éligibilité des candidats;

e) de soumettre la liste complète des candidats en vue de l'élection (s'il y a lieu).

II - Éligibilité:

Tout diplômé de l'Université de Montréal, au sens du règlement de l'Association, peut se porter candidat à l'un des postes d'administrateurs.

III - Procédure et calendrier:

Le nouveau conseil d'administration devant entrer en fonction le 1er juillet de chaque année, son renouvellement doit s'effectuer selon la procédure et le calendrier suivant:

Interdit de mars:

Un avis invitant les diplômés à poser leur candidature à l'un des postes d'administrateurs dans le prochain conseil d'administration. Cette mise en candidature doit s'effectuer selon les règles à l'article IV et doit parvenir au secrétariat de l'Association avant le 1er jour du mois de mai de la

même année, ou le jour juridiquement suivant.

Mars:

Première réunion du comité de mise en candidature qui procède à l'élection décrite dans le présent règlement à l'article I, A, ii ainsi qu'à l'étude de certaines candidatures qui pourront être suscitées en vue du renouvellement partiel du Conseil d'Administration.

Mai:

Le comité de mise en candidature:

a) étudie les bulletins de candidature parvenus au secrétariat dans les délais prescrits;

b) vérifie l'éligibilité des candidats;

c) établit la liste des candidatures acceptées sans identifier celles qu'il a suscitées, s'il en est.

Interdit de juin:

Proclamation des élus si le nombre de candidats correspond au nombre de postes à combler;

ou

convocation de tous les membres à une assemblée générale extraordinaire en vue de procéder à l'élection si le nombre de candidats est supérieur à celui des postes à combler.

Fin juin:

Assemblée générale extraordinaire en vue de l'élection (s'il y a lieu).

1er juillet:

Entrée en fonction du nouveau conseil d'administration.

IV - Mise en candidature:

A- Tout candidat à un poste d'administration doit remplir un bulletin de présentation donnant son nom, son adresse, la faculté dont il est diplômé et son année de promotion. Ce bulletin doit être signé par le candidat et contresigné par deux diplômés appuyant sa candidature. Ces derniers doivent aussi inscrire leurs noms, adresses, leurs facultés ou écoles dont ils sont diplômés et leurs années de promotion.

B- Les bulletins de candidature doivent parvenir au secrétariat de l'Association avant le 1er mai à 16 heures, ou le jour juridique suivant.

C- Le comité de mise en candidature peut, s'il le juge à propos, inviter un diplômé à poser sa candidature, et dans ce dernier cas, accepter son bulletin de candidature même après le délai ci-haut.

V - Mode d'élection:

A- S'il y a autant de candidats que de postes à combler, ils sont proclamés élus par le président d'élection.

B- S'il y a plus de candidats que de postes à combler:

a) l'assemblée procède à l'élection sous la direction du président d'élection;

b) chaque électeur est appelé à indiquer sur un bulletin de vote le nom des personnes qu'il désire élire au conseil, jusqu'à concurrence du nombre de postes à combler. Les bulletins sont compilés par les scrutateurs qui font rapport du résultat à l'assemblée. Les candidats qui ont recueilli le plus de voix sont déclarés élus au conseil.

JE, diplômé de la

FACULTÉ de en 19 demeurant

à RUE

VILLE

pose ma candidature au poste de membre du Conseil d'Administration de l'Association des Diplômés de l'Université de Montréal pour les années 1976-77 et 1977-78.

SIGNATURE Date

J'APPUIE CETTE CANDIDATURE:

M. Faculté en 19

ADRESSE

SIGNATURE Date

J'APPUIE CETTE CANDIDATURE:

M. Faculté en 19

ADRESSE

SIGNATURE Date